

mort de *Séraphine* ; ainsi, dans *Jean Sbogar*, l'un des sbires soulève la tête d'*Antonia* et lui laisse frapper le pavé en l'abandonnant à son poids, avec ces paroles qui cherchent l'effet : *cette jeune fille est morte* ; ainsi, dans *Adèle*, l'héroïne de ce nom se précipite par la fenêtre ; Gaston de Germancé se fait sauter la tête, cette fois tout à fait à la Werther, d'un coup de pistolet. Dans *Thérèse Aubert*, c'est bien autre chose ; je passe sur une foule de détails invraisemblables et quelquefois peu délicats, mais il est impossible de se défendre d'un mouvement de répugnance et d'horreur à la dernière entrevue d'*Adolphe* et de *Thérèse*. On a beaucoup dit contre ces émotions voisines du dégoût ; on ne saurait se lasser de les condamner : l'impression produite n'est pas rare, mais il faut savoir à quel prix on l'achète. Une pièce de vers, souvent citée, résume dans ses quelques strophes le système de composition de Nodier dans ses romans. Aux plus gracieuses images, succède un vers sombre qui termine la pièce et laisse le lecteur sur des pensées de mort :

Elle était bien jolie, au matin, sans atours,  
De son jardin naissant visitant les merveilles,  
Dans leur nid d'ambrosie épiant les abeilles,  
Et du parterre en fleurs suivant les longs détours.

Elle était bien jolie, au bal de la soirée,  
Quand l'éclat des flambeaux illuminait son front  
Et que, de bleus saphirs ou de roses parée,  
De la danse folâtre elle menait le rond.

Elle était bien jolie, à l'abri de son voile  
Qu'elle livrait flottant au souffle de la nuit,  
Quand pour la voir, de loin, nous étions là, sans bruit,  
Heureux de la connaître au reflet d'une étoile.